



TRAVERSEZ LA RUE

... Mais seulement en tracteur !

NUMÉRO 2
MARDI 13
FÉVRIER 2024

JOURNAL DU 15°
FESTIVAL FILMER
LE TRAVAIL

Jeunesse
Man in black

One nation
under CCTV

Les bruits
de Recife

"Pas de peur, pas de fric, Fini les cadeaux" "Ce sont les nanas"

JEUNESSE DE WANG BING - DOCUMENTAIRE - SÉANCES SPÉCIALES, 11 FÉVRIER AU TAP CASTILLE

MADE IN CHINA

"Signe ici n° 11!" "Et tu pensais à quoi en passant à moi?"

Printemps, le premier volet du triptyque Jeunesse se déroule presque exclusivement dans des ateliers de textiles de Zhili, ville industrielle proche de Shanghai. Au cœur du film se trouvent la vie et les parcours de ces jeunes dans ses usines où ils travaillent, dorment, rient, tombent amoureux, se disputent. La banalité de ces comportements s'oppose aux lieux dans lesquels ils se déroulent, enfermant le spectateur avec eux dans leur vie.

Les plans sont simples, sans effets particuliers, et la caméra suit les jeunes, âgés de 16 à 32 ans, qui ont quitté la campagne dans l'espoir d'un avenir en ville, rapidement bâché. Lorsque Chen Bi, 20 ans, essaie de se rapprocher d'une fille avec laquelle il travaille, celle-ci lui dit : "Ma vie est un désastre, je ne sais pas ce que je veux". Se marier, notamment, dans ces conditions, paraît impossible.

Ainsi se déroule le documentaire, alternant entre les différents ateliers de la ville. Les protagonistes rient et l'ambiance semble légère, contrairement à l'imaginaire que nous pou-

vons avoir de ces usines. Cependant, les tensions peuvent vite apparaître dans un environnement où l'individu ne peut se détacher de la collectivité. Lorsque la bagarre éclate, le bruit incessant des machines à coudre se tait en même temps que le fourmillement habituel des travailleurs.

Bien que majoritairement adultes, les jeunes sont contrôlés et soumis à une écrasante pression sociale : ils ne sont pas libres de leurs mouvements, ne peuvent avoir d'enfants s'ils ne sont pas mariés, et il leur est difficile sinon impossible de quitter l'endroit où ils travaillent. La négociation sans aucune gêne ou discrétion entre la famille et les patrons, de l'avortement d'une jeune femme qui souhaite explicitement garder son enfant, en est l'illustration.

Wang Bing nous rappelle aussi la précarité des vies des ouvriers. Sa caméra les suit dans les dortoirs où ils s'entassent dans le froid, gardent toutes et tous leurs manteaux et se réchauffent avec de l'eau chaude précieusement conservée dans des thermos. Cependant, elle invite aussi

les interventions extérieures, comme cet homme qui interpelle un dortoir depuis la rue sur l'hygiène et les détritrus qui la jonchent. Les événements s'enchaînent dans une répétition et un rythme constant qui, peu à peu, nous mêle à ce quotidien.

Le cinéaste accorde une place centrale au travail, source constante de discorde entre les employés et le patron. Une coalition se forme pour engager une discussion sur les salaires. Dans cet atelier, une pièce cousue rapporte 10,10 yens (soit 6 centimes d'euro) ce qui pousse les salariés à travailler de 8h à 23h à toute vitesse sous la vigilance du patron. L'entreprise semble échouer, mais les discussions autour du salaire se déroulent tel un fil rouge tout au long du film.

Finalement, la vie privée et professionnelle n'existent pas, les deux se confondent. Wang Bing ne sort pas du lieu de travail car la vie de ces jeunes ne dépasse pas cette frontière inviolable, tacite.

Mathilde et Coline.

qui s'en fient, nous les mec's on est les petits rois"

"C'est moi le patron et vous me donnez des ordres ! Vous êtes tous!"



JEUNESSE DE WANG BING - DOCUMENTAIRE - SÉANCES SPÉCIALES, 11 FÉVRIER AU TAP CASTILLE

RENCONTRE AVEC WANG BING

L'écran s'anime sur un jeune homme. Le texte nous indique qu'il s'agit de Zuguo, 19 ans, originaire de la province d'Anhui. Il intervient sur le roulement mécanique de sa machine à coudre en pleine utilisation. Une amie l'interpelle, ils discutent, se chamaillent. Nous les suivons lors de leur routine du soir dans les dortoirs de l'atelier.

Wang Bing, présent lors de la projection de son film *Jeunesse* (printemps), premier volet d'une trilogie, nous explique que cette scène est la première qu'il a tournée une fois arrivé sur les lieux du film. Pourtant, la scène surprend par son caractère intime, privé. Lorsque la remarque est soulevée, le cinéaste se défend d'avoir quelque "stratégie d'approche" pour obtenir la confiance de ses protagonistes. Le hasard des rencontres est au cœur de son cinéma. C'est d'ailleurs ainsi qu'il s'est retrouvé avec environ 2600 heures de rush...

Wang Bing revient également sur la naissance du projet *Jeunesse*. C'est en 2010 que l'idée lui vient, mais il n'a pas encore trouvé le lieu du tournage. En 2014, le cinéaste découvre Zhili, ville spécialisée dans l'industrie textile. Zhili est parfaite, avec ses 20 000 ateliers modestes à la gestion décentralisée mais qui, ensemble, regroupent plus de 300 000 ouvriers : Wang Bing et son équipe vont pouvoir emmener leurs caméras partout et en toute liberté, sans la contrainte d'autorisations officielles. Le tournage s'achèvera en 2019.

Enfin, le documentariste insiste sur l'intention du film : montrer ces jeunes travailleurs éloignés de leur villages nats pour l'emploi, dans leur réalités intimes, leurs places dans la société et dans l'économie. Somme toute, comme une multitude d'individus, mais pas comme un collectif.

Mathilde et Coline

MAN IN BLACK DE WANG BING - DOCUMENTAIRE - SÉANCES SPÉCIALES, 11 FÉVRIER AU DIETRICH

ÉCHO DES CICATRICES

Un vieil homme nu déambule dans un théâtre désert, effectuant des mouvements déconcertants. Ensuite, dans son récit, nous apprenons ce qui s'est passé ici : Wang Xilin, un compositeur ayant subi des persécutions politiques en Chine, réinterprète la scène de lutte de la Révolution culturelle à travers son corps, son langage et sa musique.

Man in Black est un film très différent des œuvres antérieures de Wang Bing. Contrairement à l'observation naturelle, il porte fortement la trace de la mise en scène, donnant l'impression d'un film d'art contemporain. Cependant, la nature fondamentale de ce film reste une histoire orale. Il adopte presque entièrement le point

de vue de Xilin, la forme très performative du film étant dictée par son identité de compositeur.

La partie la plus saisissante est la déclaration de Xilin, accompagnée de la musique qu'il a composée en fonction de son expérience infernale. Lorsqu'il s'exprime avec émotion, le son fort de l'orchestre étouffe sa voix. C'est une scène significative : le silence de l'homme semble correspondre à l'impuissance individuelle face à la politique centralisée ; cependant, la symphonie bruyante est créée par lui-même, transmettant la puissante résistance de cet artiste.

Dans une autobiographie racontant la Révolution culturelle, le réalisateur chinois Chen Kaige a tiré une

conclusion : vivant dans un environnement fortement collectiviste, la chose la plus terrifiante est d'être ostracisé. Près de cinquante ans se sont écoulés depuis ce mouvement politique fou, mais son ombre persiste. Aujourd'hui, Xilin vit en Allemagne, seul. Sa silhouette solitaire, tel un fantôme marqué par des cicatrices, est totalement exposée.

Malheureusement, même pour une spectatrice qui connaît bien le contexte de l'histoire, la partie non verbale de ce film semble abstraite et longue, ce qui m'a fait perdre patience à plusieurs reprises lors du visionnage. C'est un film simple en forme, riche en symboles, un choix du musicien..

AUX CARTES, CITOYENS !

Au cours de ses différentes interventions, Nephtys Zwer a rappelé que les contre cartes étaient réalisées dans une démarche participative. À travers la contre-cartographie, ce sont les populations les premières concernées qui expriment leurs points de vue et traduisent leurs espaces vécus.

Il était donc fort appréciable de pouvoir participer à l'atelier de cartographie collective du samedi matin. La trentaine de participant-es a pu formuler des propositions de thématiques, débouchant sur 4 sous-groupes de travail. Les indications de l'animatrice portaient essentiellement sur le choix du message, car une carte est un récit : elle raconte quelque chose et s'adresse à un public. C'est pourquoi la présence d'une légende et d'un titre est importante et nécessaire.

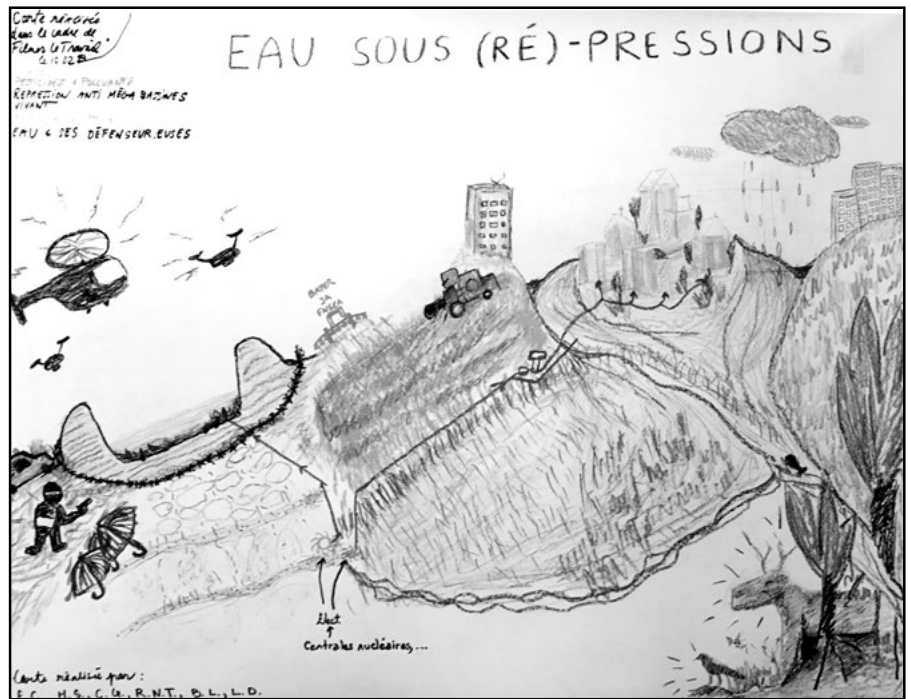
La démarche était plutôt libre et ouverte, ce qui a permis de vivre une expérience intéressante d'intelligence collective avec l'échange et la confrontation des points de vue autour d'une création commune. L'une des difficultés étant de se détacher des automatismes et de s'autoriser à imaginer et inventer.

Finalement, l'activité a débouché sur quatre créations hétérogènes plus ou moins illustratives ou schématiques. Elles traitent des tensions et des interventions autour du corps humain, des conflits d'usages et d'appropriation de l'eau, de la question du foncier en milieu rural et enfin de l'expulsion de la fête en dehors du centre-ville de Poitiers.

Une forte frustration a été ressentie en fin d'atelier, car il fallait "rendre la salle". Quelques participant-es ont envisagé l'occupation des locaux pour créer une cartozaï, mais ont finalement préféré ne pas brouiller Filmer le Travail avec ses partenaires dès le premier jour du festival.

Pour favoriser le développement de ces initiatives, un Petit manuel de cartographie collective et critique se trouve dans le livre *Ceci n'est pas un Atlas*.

Charles



EXPOSITION *CECI N'EST PAS UN ATLAS !* - MÉDIATHÈQUE FRANÇOIS MITTERRAND

CECI N'EST PAS UN ATLAS !

Avant de tenir sa conférence, Nephtys Zwer a inauguré l'exposition *Ceci n'est pas un Atlas*, issue de l'ouvrage éponyme paru récemment aux Editions du Commun. Elle a présenté l'histoire des différentes cartes ainsi que leur processus de fabrication collaboratif. Une occasion de montrer la diversité des contre cartes qui permettent de représenter des phénomènes d'inégalités comme l'impact d'AirBnB sur l'expulsion des pauvres des centre-ville d'Oakland et de San Francisco ou les contestations des mines d'Or en Guyane française.

Cette exposition permet de prendre conscience des différentes démarches offertes par la contre cartographie. Elle révèle les injustices sociales ou environnementales, par exemple en lien à l'agrobusiness du Soja en Argentine, et elle outille les luttes et les argumentations politiques comme on peut le voir au sujet du mouvement des squats à Berlin. Elles permettent aussi à des groupes en situation de domination de conscientiser et d'exprimer leurs propres pratiques spatiales, tel que l'exil Afghanistan-France ou bien le sans-abrisme dans une ville d'accueil du Royaume-Uni.

Plusieurs cartes expriment l'opposition à la domination patriarcale à travers le monde, par exemple à travers la cartographie du harcèlement sexuel dans l'espace public égyptien ou en montrant le rôle des femmes paysannes dans la souveraineté alimentaire et la protection des biens communs.

Il est fort possible que ces créations choquent et surprennent, car elles déconstruisent nos croyances cartographiques les plus intériorisées. Dans tous les cas, leur volonté d'interpellation atteint son but, que ce soit par leur radicalité, leur sensibilité et parfois leur humour.

J'ai toutefois ressenti une gêne personnelle, qui ne concerne pas les œuvres mais l'installation en elle-même. Les deux caméras de vidéosurveillance qui surplombent l'expo sont-elles vraiment nécessaires ?

Charles

Exposition visible jusqu'au 2 Mars à la Médiathèque François Mitterrand

L'immigration n'est pas qu'un phénomène géopolitique, c'est aussi et d'abord une expérience humaine.

Nephtys Zwer

UN JOUR, UNE OEUVRE

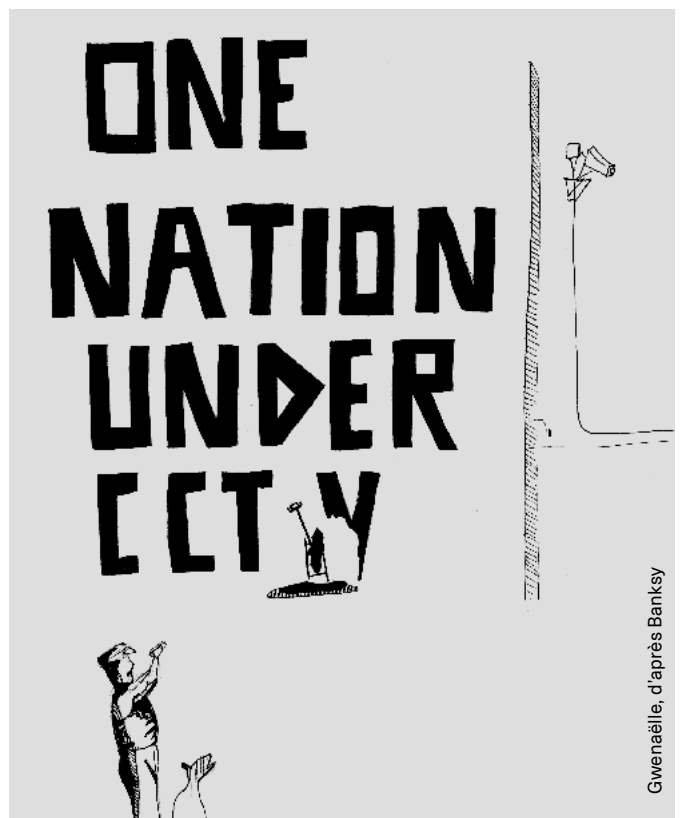
“I JUST WANNA MAKE THE WORLD A BETTER-LOOKING PLACE. IF YOU DON'T LIKE IT, YOU CAN PAINT OVER IT!” *

Dans son essai *The Decay of Lying*, Oscar Wilde nous offre sa perspective sur l'art : «Life imitates Art far more than Art imitates Life», perspective effrayante quand on voit l'œuvre présentée aujourd'hui. On ne pouvait parler de l'art de la surveillance sans parler de Banksy, graffeur, artiste de rue ou activiste politique, l'artiste mystérieux devenu le roi de la provocation et de la dénonciation. Avec l'œuvre murale “One Nation Under CCTV”**, de 2007, disparue aujourd'hui des rues de Londres, Banksy, vient souligner à nouveau ces risques en évoquant la surveillance omniprésente dans une métropole renommée pour son étendue de caméras de sécurité. On notera l'ironie dont il fait souvent preuve, l'ouvrage étant réalisé à quelques centimètres d'une caméra de vidéosurveillance, mais on en attend pas moins de sa part. Cette œuvre nous montre que la surveillance de masse est une réalité mondiale, proche d'une dystopie comme celle décrite dans le livre 1984 de George Orwell. Cette œuvre nous rappelle que non, malheureusement nous ne sommes pas en pleine dystopie, enfermés dans le livre 1984 de George Orwell, la surveillance de masse est bien réelle et mondiale. L'artiste va même plus loin avec ses mots “One Nation Under CCTV” qui nous rappelle l'allégeance que les enfants américain clament chaque matin, “One Nation Under God”. En comparant les caméras de vidéo surveillance à un Dieu épiant chacun de nos mouvements, nous obligeant à rester dans le “droit chemin”.

Clara-Athénaïse

* *Je veux juste faire du monde un endroit plus beau. Si vous n'aimez pas, vous pouvez peindre par-dessus !* (citation de Banksy)

** *Une nation sous surveillance vidéo*



Gwenaëlle, d'après Banksy

AGENDA DU MERCREDI 14 FÉVRIER

10h -12h30 ENDETTÉ ET PUNIR

Bamako d'Abderrahmane Sissako - Tap Castille

10h30 - 12h30 REGARD CROISÉS

L'empire de l'automobile, la surveillance du travail et la condition ouvrière

Avec le sang des autres de Bruno Muel - Médiathèque

14h- 16h COMPÉTITION SÉANCE 1

Le mot je t'aime n'exsite pas, de Raphaële Benisty

16h30 - 18h30 COMPÉTITION SÉANCE 2

Vingt jours, vingt nuits d'Alexandre Cornet

Nomades du nucléaire de T. Stromp Zargari & K. Armando Friedrich

20h30 - 23h COMPÉTITION SÉANCE 3

Alias, de Tatiana Botovelo

Je ne sais pas où vous serez demain d'Emmanuel Roy

Traversez la rue...

Journal du 15^e festival Filmer le

Travail

n°2 / Mardi 13 février 2024

Rédaction : Mathilde Boutin--
Noël, Anaëlle Bruneteau, Bingxing
Cen, Gwenaëlle De Dona, Louna
Ferey-Grasland, Charles Grzybowski,
Gwendal Guillard, Clara-Atenaïs Lelandais,
Colline Luu, Victor Maisonneuve,
Isabelle Taveneau
Thomas Dupuis, éditions Flib

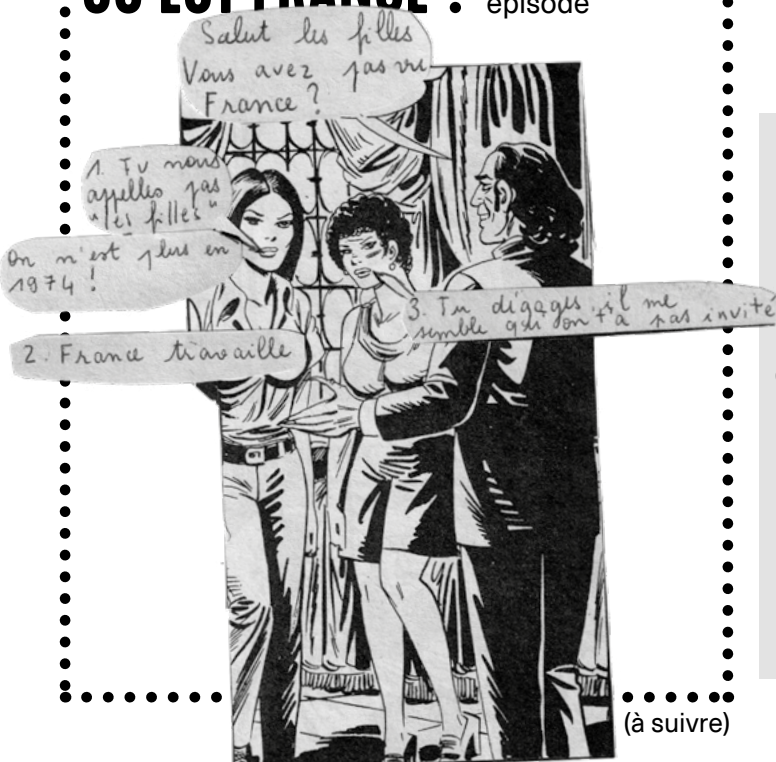
Le journal *Traversez la rue* est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2023 avec un groupe d'étudiants de l'Université de Poitiers.



Notre feuilleton

OÙ EST FRANCE ?

Deuxième épisode



(à suivre)



LES BRUITS DE RECIFE DE KLEBER MENDONÇA FILHO - FICTION - RÉTROSPECTIVE DE FILMS - LUNDI 12 FÉVRIER AU TAP CASTILLE

UNE SYMPHONIE DE MÉFIANCE

Dans un quartier de Recife, même si tout le monde se connaît plus ou moins, l'atmosphère de méfiance ne cesse de croître. Pour se protéger, les gens ont recours à diverses méthodes, mais cela ne leur garantit pas une vie paisible.

Les bruits de Recife est un film riche en thèmes, avec une narration à plusieurs niveaux qui transforme le film en un panorama surréaliste d'une communauté de la classe moyenne. La communauté est l'endroit où les personnes vivent, censée être leur refuge. Cependant, en raison des préoccupations pour la sécurité, les résidents érigent des murs et des clôtures, installent des caméras de surveillance, élèvent des chiens et embauchent des équipes de sécurité. La communauté devient finalement un endroit ressemblant à une prison. L'engouement pour la technologie élargit également la distance entre les individus. Pour faire taire le chien du voisin, la maîtresse de maison installe un équipement coûteux et le bruit strident émis par la machine devient insupportable tant pour le chien que pour les individus.

Ce film révèle également des problèmes de classe et de race. Ceux qui servent la classe moyenne sont toujours des personnes à la peau plus foncée, et leurs enfants occupent des emplois similaires aux leurs. En correspondance, le descendant de promoteur immobilier travaille comme agent immobilier, la classe devient une sorte d'hérédité. La scène la plus frappante est lorsque Maria, la domestique qui a servi deux générations de la même famille, prend sa retraite, et sa fille prend rapidement sa place, continuant à servir cette famille. Sa fille aura auprès des patrons le même prénom qu'elle, Maria.

Comme le nom du film l'indique, le son y joue un rôle important. Le son renforce la texture de la vie quotidienne, comme Alfonso Cuarón l'a fait dans *Roma* (2018), mais à la différence que le son, dans ce film, n'a rien de poétique. La scie électrique, les travaux de construction, les électromagnétiques, le chien nerveux, la musique pop trop forte... Le film commence avec une musique étrange et se termine par le son des pétards laissant un suspense. Tous ces sons rendent anxieux, exposant l'oppression res-

sentit dans l'espace privé. Dans ce long métrage de Mendonça Filho, le choix d'une narration en omniscient est courageux, malheureusement, cela ne semble pas très bien fonctionner, et je pense que ce film n'a pas réussi à établir une connexion solide entre le public et les personnages.

Ses courts métrages précédents, *Vinil verde* (2004) et *Eletrodoméstica* (2005), m'ont impressionnée. Mais, lorsque la durée du film s'allonge et que la perspective s'élargit, Mendonça Filho paraît ne pas avoir su montrer la même ingéniosité que dans ses œuvres précédentes. Il est à noter que la plupart des films de Mendonça Filho sont tournés dans le même quartier, et même dans sa propre maison. Avec ce lieu de tournage fixe, nous pouvons voir le changement de Mendonça Filho tant sur l'aspect public (son style créatif) que privé (son espace personnel). Dix ans plus tard, dans son *Portraits fantômes* (2023), également tourné dans cette maison, nous entendons l'écho du film *Les bruits de Recife*, mais c'est une autre histoire..

C.

ÉCOUTER

LA

Jeunesse

vivante.

APPEL À

la fougue

l'inventivité et l'humour

pour s'évader

POUR

les amitiés

LA

liberté.

PAR MESURE DE SÉCURITÉ

Poète...Vos papiers ! (Léo Ferré)

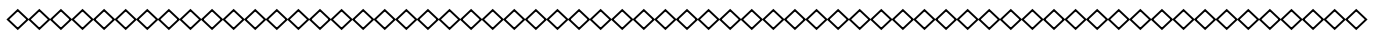
La carte d'identité devient obligatoire sous le régime de Vichy, en 1940. En 1943, elle est alors un enjeu important, les juifs se voient devoir marquer la mention "juif" sur leurs papiers, et la résistance s'empare de cet enjeu et crée un vrai marché de faux-papiers. Il est curieux de voir que cette loi, liée à une période de surveillance aiguë de la population, n'a d'ailleurs pas été abrogée, seulement amendée.

En 1980, la loi est modifiée par le Conseil de l'Europe, visant à harmoniser les cartes nationales d'identité entre les pays des États membres.

La carte d'identité demeure alors un débat qui plane sur la France, notamment car les enjeux d'identités et de surveillance ne sont jamais acquis et toujours remis en question. En 2024, la carte d'identité est plus petite et se compose d'une puce "infalsifiable", pour toujours être plus sûr de ne pas se faire tromper : être sûr d'être français...

La carte d'identité française est alors issue d'un double héritage : d'un projet policier de contrôle des individus et de l'ambition républicaine de mise en forme d'une communauté nationale. Aujourd'hui, certaines de ces mentions sont interrogées, notamment celle de "sexe". Dans une société qui remet en question les identités de genre, elle peut paraître quelque peu archaïque.

Louna



CACHE-CACHE / ROUTE DE LA JOIE

Retrouvez les mots suivants :

Assemblage, Bobine, Chamailier, Couture, Cul, Dominer, Ensemble, Fil, Joie, Peloter, Printemps, Pécho, Rencard, Toucher, Tripoter, Étincelle

J	O	I	E	U	J	E	B	S	B	J	B	Y	C
C	O	U	T	U	R	E	X	X	O	F	J	A	H
É	E	H	C	P	F	W	D	I	B	N	I	Q	A
T	N	V	R	R	H	N	K	T	I	O	Y	L	M
I	S	P	S	L	G	H	T	W	N	C	I	A	A
N	E	V	V	S	G	L	T	M	E	T	A	S	I
C	M	P	R	I	N	T	E	M	P	S	W	S	L
E	B	P	I	T	R	I	P	O	T	E	R	E	L
L	L	R	E	N	C	A	R	D	T	W	W	M	E
L	E	H	S	L	D	O	M	I	N	E	R	B	R
E	M	U	G	Z	O	S	S	F	P	K	O	L	O
E	M	D	I	U	B	T	Z	S	V	S	S	A	F
T	O	U	C	H	E	R	E	T	C	U	L	G	K
B	Z	I	P	É	C	H	O	R	B	T	I	E	C